

Sauver les traces encore tangibles

► Nathalie Skowronek traque, sous les apparences, la vérité d'un grand-père rescapé des camps.

C'est sur une résolution que Nathalie Skowronek avait terminé son premier roman où elle tissait des fils entre les rêves de la romancière Karen Blixen et ses propres aspirations, ainsi que de ses difficultés à vivre et à s'accepter sans tricherie. *A mon tour maintenant*, concluait-elle avec une énergie revigorée. A mon tour l'écriture, l'audace, la guerre aux démons et aux questions refoulées qui empoisonnent la vie. Et, parmi celles-ci, remontant le passé, le tatouage de son grand-père, Max, rescapé des camps et évitant d'en parler. Réfugié – pour mieux oublier – dans un mutisme obstiné, il consentit toutefois, dans un moment de connivence, à répondre aux interrogations de sa petite-fille. Se souvenant, après sa mort, des confidences et des lacunes qui subsistaient dans une vérité qu'elle est avide de saisir pleinement, celle-ci se lance alors à la découverte de la Shoah dans ses insoutenables brutalités et sur les traces d'un homme, ce Max dont le curieux chemin de vie l'obsède et la motive.

A partir de là et dans un premier temps, on se sent dé-routé par un livre qui, sans prendre de recul, dit tout de l'existence de Nathalie Skowronek. La mère. Le père. Les grands-parents. L'arrière-grand-mère. Les lectures. Les voyages. Les amis et connaissances. Les disputes et les séparations des uns et des autres. Pour qui écrit-elle, en définitive ? Elle-même posera la question : *Ai-je raison de faire ce que je fais ?* Il faut aller de l'avant pour s'apercevoir que, hors un récit très personnel, elle porte, à travers son livre, la voix de personnages qu'elle a côtoyés et écoutés, s'autorisant dès lors à transmettre ce qui, dans leurs comportements et choix d'existence, témoignait de l'enfer dont ils étaient sortis et ne pouvaient partager.

A travers son grand-père, elle marque aussi combien, alors que brisé par ce qu'on a vu et vécu resurgit la vie habituelle, le visage offert à l'entourage n'est parfois qu'une apparence derrière laquelle se cache une réalité infiniment plus complexe et secrète. Avec la mort des anciens détenus, ce sont des pans entiers de mémoire qui disparaissent. "Max, en apparence" en sauve des traces prêtes à s'effacer. "*La vérité vraie me demandait des comptes*", écrit Nathalie Skowronek tout en prenant conscience de la difficulté de transcender les histoires privées.

Elle y arrive pourtant, notamment à travers ce grand-père qu'elle avait connu élégant et admiré et vu repartir vivre à Berlin où de mystérieuses occupations l'appelaient souvent de l'autre côté du mur qu'il franchissait sans problème. Qui était vraiment cet homme dont elle devine la souffrance quand il s'en va tous les matins marcher autour du zoo de la ville avec, dans ses poches, des diamants et des médicaments ? Traquant ce qu'elle devine de manière vague, rassemblant des souvenirs, épingleant des détails, elle dit le particulier parce que le général est fait d'histoires particulières qui, en définitive, se ressemblent et racontent une même horreur. Là, son livre prend tout son sens. Y a-t-elle trouvé l'apaisement souhaité ? Peut-être le dira-t-elle dans un prochain livre.

Monique Verdussen

Max, en apparence Nathalie Skowronek / Arléa / 235 pp.,
env. 16 €